

BERNARD SACHSÉ
**SUR MES
QUATRE JAMBES**

Récit en collaboration avec Véronique Pellerin



éditions du
ROCHER

SUR MES QUATRE JAMBES

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08042-0

ISBN epub : 978-2-268-08068-0

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En partant de la maison, nous traversons des paysages connus qui commencent à me quitter. Plus loin, près du lac de Guerledan, la route a été taillée dans le granit. À gauche, elle est surplombée par des blocs de pierre, noirs et rouille. À droite, les champs descendent en pente douce vers la forêt de Quénécan.

Cette forêt, je peux dire que je la connaissais par cœur. Un an et demi plus tôt, je l'avais parcourue en long et en large. Ma mère avait fait la connaissance du curé de Rostrenen. Un jour la « mob » de l'ecclésiastique était tombée en panne et j'ai été chargé de l'apporter chez le garagiste. Une semaine plus tard, à la veille d'un weekend que j'étais censé passer tout seul dans la maison des amis qui m'hébergeaient, j'ai sauté sur l'occasion : j'ai repris la mobylette du curé et j'en ai profité pour me rendre directement dans une communauté baba-cool qui vivait dans cette forêt. Je voulais retrouver Margot. Un pur cocktail des prés dont on disait qu'elle avait un peu de sang espagnol et de sang américain. Elle avait huit ans, et une robe baie. Je la connaissais depuis plusieurs mois et je rêvais de galoper en forêt avec elle.

Ce que j'ai fait pendant plusieurs jours, en oubliant tout le reste. En particulier, l'école, et la famille. Sur le dos de Margot, j'ai été un trappeur, genre Jeremiah Johnson. Sauf que je n'avais pas besoin de faire semblant, car j'étais à cheval, j'étais dans la forêt, les sabots de Margot marquaient le rythme. J'étais seul.

Au bout de deux ou trois jours, je suis sorti du rêve, et j'ai eu des remords. J'ai appris que l'alerte avait été donnée. Les gendarmes sont arrivés et j'ai été prié de regagner le domicile familial à Paris, trimestre fichu. Je sortais à peine de la gare Montparnasse qu'un camion m'asphyxiait avec son pot d'échappement.

L'heure du déjeuner approche. Nous nous arrêtons rapidement. Dans la voiture, l'ambiance s'alourdit. Plus

j'approche du Haras du Pin, plus je me sens comme un poulain qui s'est fait choper dans son pré. Avec son génie pour pousser les gens dans leurs retranchements, ma mère met le doigt sur mon malaise et le voyage se termine dans une engueulade dont j'ai complètement oublié le sujet. À 200 mètres de l'arrivée, elle fait demi-tour et me plante là, au bord de la route avec mes valises et mes sacs. J'entre dans l'école du Haras à pied, chargé comme un baudet.

Le Haras

Je me rends directement dans le dortoir pour y déposer mes affaires. Huit lits en fer sont alignés, quatre par quatre de chaque côté. Les murs sont beigeasses, la peinture est à demi écaillée, les ampoules pendent du plafond. La porte ne ferme plus. À côté de chaque lit, une petite table de chevet. Le tout donne une impression de décati.

De l'autre côté du couloir, les douches et les toilettes sont aussi vieillottes. Dans les douches, pour avoir de l'eau, il faut appuyer sur un bouton toutes les trente secondes.

Mes sept compagnons de chambrée rangent déjà leurs affaires. Les mères s'activent, donnent leurs dernières recommandations. Elles tentent d'organiser méthodiquement les piles de chaussettes, de chemises et de pulls dans des placards de bois trop étroits qui s'alignent dans le couloir. C'est aussi dans ces placards, les seuls qui ferment à clé, que sont rangés le précieux paquet de biscuits ou la délicieuse tablette de chocolat. Plus tard, quand l'élève aura compris l'indigence des menus de la cantine, ce sont des boîtes de pâté qui s'entasseront à côté des chaussettes.

Après avoir jeté mes sacs sur mon lit, je suis ressorti dans la cour, agacé par ces embrassades familiales.

Le lendemain nous avons fait connaissance avec les chevaux. Sous la direction d'un troisième année, nous nous sommes rendus dans les écuries qui nous étaient attribuées. La mienne était la n° 15, la plus proche de l'internat et du grand manège. Le troisième année nous attribue à chacun trois chevaux dont le pansage nous incombe. C'était un Breton. Un petit, sec, la bouche trop large pour sa figure, la lèvre supérieure réduite à un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

me décortiquait chaque cascade ou chaque effet. La fin d'une illusion de spectateur naïf et le début d'un savoir jusqu'à présent insoupçonné. À cette époque le making-off n'existait pas ! Il fallait être professionnel pour ne pas se laisser prendre à la magie.

À la fin du mois de juin, Jeff, et moi nous commençons à répéter dans le parc de Saint-Fargeau. Nous participions à des tableaux, conçus par les frères Guyot. Toute l'histoire de France en deux heures de sons et lumières. Nous intervenions quand il fallait de l'action, un duel, ou une cascade, comme se faire traîner au galop, sauter en croupe sur un cheval, ou s'évader du haut du château. Ces trois actions m'étaient plus particulièrement réservées, et elles s'enchaînaient sur un rythme diabolique. Le paysan que j'interprétais se faisait traîner vers les douves. Dans le noir complet, je me déshabillais et gagnais le haut du châtelet d'entrée en escaladant les marches quatre à quatre. J'enfilais une chemise et quand j'entendais un mot-clé, j'ouvrais un fenestron, j'y jetais une corde et je me lançais dans le vide en rebondissant à gauche et à droite le long de la muraille, jusqu'à un balcon. Quelques coups d'épée avec des gardes rameutés puis je sautais du balcon, atterrissais sur une charrette, écartais rapidement de nouveaux adversaires, et c'est là que Jeff me récupérait au grand galop. Je sautais en croupe si haut que certains se demandaient si ce n'était pas un éléphant plutôt qu'un cheval que j'enfourchais. Le Haras du Pin n'était pas si loin et j'y avais pratiqué avec passion la voltige classique.

Ces premiers spectacles furent jubilatoires. Malheureusement, ils prirent fin au bout de trois ou quatre soirs, quand un final se fut mal passé. Normalement, les cavaliers saluaient en premier puis dégageaient la place pour les figurants. Ce soir-là, le metteur en scène envoie les piétons trop tôt. Je me retrouve coincé dans une farandole humaine. Pour les éviter,

alors que je suis au galop, j'exécute une demi-pirouette. La croupe de mon cheval bouscule un figurant qui tombe. Plus de peur que de mal, mais le metteur en scène entre dans une rage folle et me vire séance tenante. Me voilà banni du spectacle pour incompétence. En noble mousquetaire, Jeff prend ma défense et refuse de travailler sans moi. Nous partons et perdons notre contrat. C'est comme cela que Jeff a décidé de monter son propre spectacle.

Tout l'automne et tout l'hiver suivant, Jeff tape frénétiquement sur sa machine à écrire. Il veut faire un son et lumière. Il imagine, il écrit et court après les acteurs, les techniciens du son, de la lumière, des effets laser et pyrotechniques.

Il travaille aussi une bande-son à laquelle je collabore. C'est à cette occasion que je rencontre Denis Lefebvre-Duprey. Un grand escogriffe de 1,90 m, handicapé et cloué dans un fauteuil roulant à la suite d'un accident pendant une répétition au théâtre. Denis s'était reconverti comme musicien et ingénieur du son. Après des journées passées à l'écurie, à m'entraîner avec les chevaux et à répéter les mouvements de duel, je partais à Paris, rejoindre Denis dans son studio. Enfermés et enfumés, nous nous plongeons dans la création d'ambiances sonores censées illustrer le futur spectacle.

Au fil des mois, le son prend forme, les tableaux se précisent et les atmosphères se créent. Je découvre que souvent un spectacle prend naissance dans le son. C'est la musique qui sert de support aux images.

Au mois de mai, nous passons à la réalisation pratique. Jeff avait recruté à Saint-Fargeau trois futurs cascadeurs avec lesquels je m'étais entraîné tout l'hiver. Il y avait Thierry, qui sera mon partenaire privilégié pendant plusieurs années, et Jean-Marc, que je retrouverai des années plus tard sur les plateaux de

cinéma. Au printemps, nous nous transformons en maçons, menuisiers et électriciens. Dans le parc du château de la Palice, nous construisons les décors et les écuries. Nous installons les gradins, nous participons à la mise en place de la pyrotechnie, tout en continuant à nous entraîner et à figoler armes et costumes.

Fin juin, tout est prêt : le spectacle commence. Il aura un succès qui lui vaudra en une seule saison une critique très favorable : seront saluées sa légèreté, son originalité et sa proximité avec le public. Le spectacle historique, qui s'appelait *La Mémoire du temps*, commençait dans une ambiance fantastique et féerique. L'usage de la fumée et du laser, dès le premier tableau, transportait le spectateur comme dans une machine à remonter le temps. C'était plus qu'une simple évocation historique, mais un vrai voyage dans le passé qui était proposé au spectateur. C'est cela qui a attiré la bienveillance de la critique.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le cinéma

Ma rencontre avec Mario Luraschi tient du hasard. L'affaire se fait simplement. Un jour un ami me propose de l'accompagner chez Mario où il a des photos de tournage à montrer. Nous arrivons au Moulin, la propriété qu'il habite à l'époque. C'est Joëlle, son bras droit, qui nous accueille. Mario n'est pas là. Mon ami me présente, la conversation s'engage sur l'équitation. Joëlle se montre intéressée par mon cursus.

« Il y a un tournage qui va commencer. J'ai besoin d'un cavalier. Ça vous intéresse ? »

Quelle question ! Je suis enthousiaste. Depuis que j'avais vu à la télévision une série intitulée *Fabien de la Drôme*, avec des chevaux superbes, des harnachements de même et une manière nouvelle de traiter l'action, je n'avais qu'une idée en tête : travailler avec lui. Entrer chez Luraschi, dans le milieu des cavaliers-cascadeurs, c'était entrer à la Mecque.

« Je vous appelle », conclut-elle. Une semaine d'attente. Infernal.

Finalement rendez-vous m'est donné sur les lieux du tournage, dans un château de la région parisienne. Le film, c'était *Napoléon et Joséphine*. J'avais reçu la consigne de me rendre à l'habillage et au maquillage dès mon arrivée. Je n'avais toujours pas vu Mario Luraschi. En sortant de la pièce des costumes, je le croise.

« Qui t'es toi ? » me demande-t-il d'une voix de rogomme. L'œil est noir et le regard glacial. Je suis vêtu du superbe costume d'officier napoléonien que l'on m'a donné. Et je comprends immédiatement que dans ce métier il vaut mieux commencer comme simple troufion !

Le dégel va vite arriver...On m'attribue un certain Malandrine.

« Ouah ! Tu as le cheval du chef...» me lance une jeune femme.

Ça ne m'émeut pas plus que ça, mais je prends conscience de l'honneur qui m'est fait. En fait, je comprendrai par la suite que le hasard n'est pour rien làdedans. Si je suis avec ce costume qui me met à priori en tête des figurants, avec ce cheval-là, c'est que je suis testé. Mon histoire, mon expérience, le fait que je sois un cavalier de dressage, que j'aie reçu une formation classique, ont attiré l'attention de Joëlle. Le test sera positif puisque, embauché au départ pour une journée, je resterai jusqu'à la fin du tournage.

Mario Luraschi est un homme solide, assez petit, le regard aigu. Un séducteur, un dragueur même. Tout jupon lui est bon. Il cultive soigneusement sa décontraction apparente, et un humour qui n'exclut pas une autorité sourcilleuse. Il peut entrer dans un restaurant chic habillé comme un cow-boy. C'est un fils d'immigré italien. Il n'hésite pas à le rappeler et à se réjouir de sa réussite. Rien ne lui a été donné. À l'époque déjà, c'était par lui que devait obligatoirement passer tout cascadeur qui rêvait de cinéma. S'il est possible d'avoir assez rapidement des contacts chaleureux avec lui, il n'hésitera jamais à remettre à sa place tout cavalier qui pourrait, même fugacement, lui faire de l'ombre.

C'est pour cela que, tout de suite, pendant une pause, il m'a sorti le grand jeu sur Malandrine. Pas espagnol, passage, trot espagnol avec une énergie remarquable. Démonstration qui se termine, invariablement, par une révérence, prélude au coucher puis à l'assis. Il ne fallait quand même pas que j'oublie qui était le maître...

Il est aussi adroit de ses mains que dans ses relations

humaines. Il sait travailler le cuir de ses mains. Il est capable de fabriquer une selle. Il est en mesure de s'occuper d'un cheval, du harnachement à la ferrure. Il « sent » aussi les hommes avec un flair infaillible.

Mon entrée dans l'équipe de Luraschi, c'est un peu la réalisation de mon rêve. L'époque où Jeff me décortiquait les films et les cascades n'est pas si lointaine. Mais je me rends vite compte des contraintes de ce travail.

La journée d'un cascadeur sur un plateau de tournage est scandée par des périodes d'intense activité, suivies d'attentes interminables. Parfois de plusieurs heures. Le pire, c'est le statique. Des heures et des heures à faire le planton à cheval, engoncé dans des costumes d'époque, en plein soleil ou sous la pluie. Le cou rongé par les cols trop serrés, ou la tête transpercée par les épingles qui maintiennent les perruques. Sans parler des casques, toujours trop petits ou trop grands.

Quand on prend du métier, on sait s'organiser pour être le premier à choisir sa paire de botte. Quitte à faire les yeux doux à la costumière. Personnage plus important qu'il n'y paraît pour le confort du cavalier. Et je ne parle pas de la colle pour fixer les moustaches et les rouflaquettes, qui vous irrite la peau. Imaginez le cascadeur malchanceux avec des bottes trop grandes ou trop petites, la perruque qui gratte, la colle des moustaches qui dégouline, le col qui serre et qui gratte, le baudrier mal réglé et le sabre constamment dans les jambes...

Mais parfois, c'est une scène d'action qui se prépare. Je me souviens de la bataille de Valmy. Le metteur en scène avait obtenu la collaboration de l'armée et six cents soldats avaient grossi les rangs des figurants. La mise en place de tout ce monde prend un temps infini. Dans ce genre de circonstances, l'habillage et le maquillage de chacun peuvent commencer à 3

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Autant dire inutilisables pour demander notre chemin. C'est un chauffeur de taxi qui a finalement compris le nom de l'hôtel en échange d'un paquet de cigarettes. Reste à loger le cheval. Ce qui est chose faite dans le complexe équestre de Moscou, où toutes les disciplines équestres sont réunies dans des installations complètes : manèges, carrières, pistes d'entraînement, et même un hippodrome, le tout à 20 km du centre de la ville. Grand confort pour le pauvre cheval qui avait trois jours de voyage en van dans les jambes. Là il pouvait vraiment se reposer et surtout se coucher.

Le surlendemain, je reprends le travail dans une des carrières qui surplombent l'hippodrome. De l'autre côté, la carrière était longée par une forêt de bouleaux d'où surgissent trois cavaliers montés sur des selles de voltige. Ils avaient entendu parler de mon arrivée, ils savaient que j'appartenais à la troupe de Luraschi, qu'ils connaissaient. Personne ne parle la langue de personne. Seul le plus jeune des trois baragouine un anglais incompréhensible. Le plus âgé, un homme d'une quarantaine d'années, ressemblait à un cosaque : la moustache noire à la Tarass Boulba, les yeux bridés, le teint mat, un cou de taureau, sillonné de grosses veines. Aussi fort que nerveux. C'est lui qui par signe me demande ce que sait faire mon cheval. Je commence par une demi-pirouette au galop, j'enchaîne sur une lancade. Il se rapproche de moi et couche son cheval. Je fais de même et nous nous serrons la main debout chacun ayant sa monture couchée à ses pieds. Qu'aurions-nous pu nous dire de plus ? Par la suite ces cascadeurs m'ont facilité la vie dans le complexe, m'ont présenté des gens du spectacle, et m'ont emmené dans leurs familles, là où la vodka coulait à flots.

À la veille de la première représentation, j'apprends que la

grippe équine sévit dans la région. Les vétérinaires du complexe équestre menacent de mettre Buffalo en quarantaine. Ce qui veut dire que le cheval ne peut plus sortir de Russie alors que le spectacle doit être donné à Berlin-Ouest quelques jours plus tard. Il me faut donc impérativement sortir le cheval et lui trouver une autre écurie. Après plusieurs tentatives infructueuses à la garde nationale, et au Cirque de Moscou, – ce qui me prend une journée de démarches – je reviens au centre pour apprendre que l'interdiction de sortie prenait effet immédiatement. J'ai alors rassemblé mon matériel en toute hâte, j'ai fait monter Buffalo dans le van et je suis parti en priant le ciel que le gardien à la porte ne soit pas encore averti. Je me suis retrouvé dans les rues de Moscou sans point de chute pour le cheval. Il ne me restait qu'une seule solution : l'arrière-cour du théâtre. Un petit espace sinistre surplombé par des immeubles en réfection. Une ambiance de chantier avec des ruisseaux d'eau et de ciment mélangés, dans un bruit infernal. Je mets le van sur des cales et je le transforme en box. Buffalo peut au moins se coucher, mais il est exclu de le travailler ou même simplement de le détendre dans un tel endroit. Je suis donc obligé de l'emmener au moins une fois par jour dans un grand parc le long du fleuve, dont le seul inconvénient est qu'il est distant de plusieurs kilomètres. Ce qui suppose que je réattelle à chaque fois. Sans oublier que je manœuvre un van de trois places, donc très large, dans les petites rues du vieux Moscou qui environnent le théâtre.

Mais mes soucis ne s'arrêtent pas là : la cour est si imprégnée de poussière de ciment que je dois lustrer les quatre sabots et leurs plaques antidérapantes avant de rentrer dans le théâtre. Enfin, dernier détail, quand je suis dans les coulisses, avant d'attaquer ma rampe, je suis dans un espace si exigu et si bas que je suis obligé de me tordre le cou. Et cela pendant une

vingtaine de minutes. Très pratique quand on doit quasi de pied ferme grimper une rampe au galop en demandant un effort brutal à un cheval qui n'a pas la moindre envie de répondre. Or je dois entrer en scène au galop. Patrice Chéreau y tient. Dans cet espace, je ne dispose que d'une ou deux foulées pour motiver Buffalo. Et je n'évoque même pas la chaleur dégagée par le cheval et moi derrière un épais rideau. En plus, je ruisselle sous mon masque de spectre en latex. Au risque de le décoller.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accumulées que j'en avais plein le dos, une nuit, j'ai senti toute ma colonne vertébrale se relâcher et mon souffle descendre. Ce fut pour moi la première révélation et le point de départ de cette recherche sur moi. J'étais convaincu qu'en explorant cette voie, je ne pourrais qu'en bénéficier à cheval. En fait, pour le dire simplement, je pars à la recherche de l'Equilibre.

Non seulement je réapprends en quelque sorte à monter à cheval, mais je me replonge dans tous les ouvrages des anciens maîtres. Steinbrecht, Raabe, Licart, Oliveira et Beudant.

Rapidement, je constate l'efficacité de ce travail, mais tout aussi rapidement, je découvre ce qui me manque : la flexion de mâchoire, tant vantée par Beudant. Cette technique permet de décontracter un cheval qui est tendu ou à l'inverse de le tendre s'il est un peu trop mou. Là, je bloque parce que je ne veux pas me lancer tout seul. Je suis trop respectueux du savoir des Anciens pour me l'approprier avec insouciance.

De temps en temps, je mets le nez hors de mon manège et je me rends dans d'autres écuries. Pour voir ce que font certains. Et un jour dans une de ces écuries, j'observe un cavalier qui exécute un travail rigoureux, et apparemment satisfaisant. Avec, seul bémol, une sorte de raideur. Dans la tribune, je ne peux m'empêcher de commenter à mi-voix, pour moi-même, ce que je vois. « Il manque la flexion de mâchoire... »

Je ne suis pas seul. Derrière moi, quelqu'un tique en m'entendant. « Ah bon... » dit le quidam en levant un sourcil. Il s'appelle Gérard et notre rapide échange se poursuit jusqu'au déjeuner dans un restaurant.

Gérard est dentiste. Sa connaissance des chevaux s'explique par sa passion, pas par son métier. Il a travaillé, m'explique-t-il, avec René Baccarach, dont il fut un des derniers élèves, avec Nuno Oliveira et le commandant Padirac. Je lui raconte bien sûr mes récentes expériences et mon désir d'explorer cette

mystérieuse flexion de mâchoire. Quinze jours plus tard, Gérard est dans mon manège et commence sa démonstration sur un selle français, Ulysse.

En quelques séances, la technique est démontrée et enseignée. J'entre dans le temple de Baucher.

Le parallélisme entre le travail du cheval « bauchérisé » et le yoga est frappant. Dans l'un et l'autre cas, il faut avoir le souci de l'équilibre, des mouvements lentement exécutés, décomposés à l'infini. Aucune précipitation n'est tolérée. Tout doit être fait consciemment. C'est aussi nouveau pour l'homme que pour le cheval. Car l'animal va lui aussi prendre conscience de son propre fonctionnement. Pour que ce soit possible, il faut que le travail se déroule dans un climat calme et serein. Quand il est fait jour après jour, pendant plusieurs mois, une sorte d'intimité très particulière se crée avec les chevaux.

Il m'est arrivé, certains matins, de faire mes exercices de respiration et d'élongation dans l'écurie. Les six chevaux me regardaient à travers les barreaux de leur box. Si bien que, parfois, après m'avoir bien observé, les uns après les autres, les six chevaux se redressaient et s'étiraient en enroulant leur encolure, en tirant leur nuque vers le haut. Ils étendaient ensuite leurs antérieurs vers l'avant comme pour faire un campo, en abaissant au maximum leur avant-main. Ils arrondissaient ensuite leur dos comme font les chats et terminaient par l'extension de chaque postérieur. C'était leur « salutation au soleil ». En fait, ce travail de gymnastique leur était devenu familier et ils l'exécutaient pour eux-mêmes. Les animaux savent parfaitement eux aussi ce qui favorise leur bien-être.

Ce travail constant sur moi-même, ma recherche continuelle de l'attitude juste se retrouvent à tout instant de la journée dans les gestes les plus simples. Quand je paille, que je mets un licol, tout est empreint d'une conscience qui finit par créer un climat,

une bulle précieuse et détachée du dehors.

La relation avec les chevaux peut, dans ce cas, aller très loin. Je me souviens d'Amadeus, un pur-sang arabe raté au débouillage. Son anxiété était telle qu'il se mordait les flancs jusqu'au sang. Dès les premiers jours, je commence dans son box, à pied, les flexions de mâchoires et d'encolure. Et Amadeus rencontre, pour la première fois depuis longtemps, un humain qui lui parle le langage de la détente, de la décontraction. Une fois la confiance ainsi établie, le reste suit. Par exemple, Amadeus apprendra à expirer simplement parce que j'expire à côté de lui. Et le fait de pouvoir vider ses poumons complètement, rite qu'il prendra l'habitude d'exécuter au début de chaque séance, lui permettra d'expulser ses tensions et ses angoisses. En quelques mois, Amadeus, toujours délicat, est devenu un cheval rond, solide, prêt à renouer une nouvelle relation avec les hommes. On peut toujours critiquer ou discuter tel ou tel point de la doctrine de François Baucher. Mais ce qui, de mon point de vue, n'est pas discutable, c'est sa philosophie : « Tant vaut l'homme, tant vaut le moyen... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'étonne auprès de Chino : « Pourquoi Mario ne me fait-il pas essayer le cheval ? Avec les autres, il prépare quand même un peu plus le travail. » Chino hausse les épaules.

La journée du jeudi commence avec cette cascade. C'est le premier plan qui doit être filmé. Je passe d'abord à l'habillage, puis au maquillage. J'enfile une protection de hanche, une sorte de short dans lequel les pointes des hanches et le coccyx sont protégés par une coque en mousse.

J'arrive sur le terrain. Mario me transmet les souhaits du metteur en scène. « Il y a trois caméras. Ici, ici et ici. Tu arriveras par là, au petit trot. Tu dois te retrouver dans cet axe, face à cette caméra. »

La première prise est ratée car je suis surpris. Emilio, le cheval, ne réagit pas comme je m'y attends. Au lieu de se cabrer bien haut en montant sur ses postérieurs pour prendre son appel afin de se retourner franchement, il se cabre mollement, s'affaisse sur son arrière-train et se couche plus qu'il ne tombe en une sorte de roulé-boulé qui n'a rien à voir avec un vrai cabré-retourné. J'ai la sensation de monter un cheval mou, sans tonus.

La deuxième prise n'est pas meilleure. Je me pose des questions : pas assez de main ? trop de main ? pas assez de jambe ? trop de jambe ? pas assis à ma place sur le cheval ? Mario s'agace. « Tu veux que je la fasse », demande-t-il peu aimable. « Non, non, j'y retourne. »

La troisième prise est correcte. Sans plus. J'ai trouvé le cheval mais je sais qu'Emilio ne fera pas un cabréretourné dans les règles de l'art. Il faudra se contenter de son roulé-boulé que je peux obtenir un peu plus dynamique et un peu plus spectaculaire.

La quatrième prise est satisfaisante. Et le metteur en scène propose de passer à la scène suivante.

Mais ça ne suffit pas à Mario : « Le cheval peut monter plus haut. On recommence. »

Pour la cinquième fois, je repars au petit trot, reviens à l'endroit prévu et lance Emilio dans son cabré.

Allongé à plat dos dans l'herbe, j'attends le fatidique « coupez » qui me permettra de me relever. Le cheval lui n'attend pas et commence à se redresser en regroupant ses membres. Il glisse alors son postérieur sous mon dos.

Je suis surpris. Sensation fugace d'un écoulement. Comme un tuyau d'eau pincé par le milieu qui se vide par le bas. Sensation fugitive à peine éprouvée, déjà enfuie. Mais je sais.

Denis Lefevre-Duprey, mon ami le musicien, m'en avait parlé à plusieurs reprises et avec suffisamment de précision : je suis touché à la moelle épinière.

« Relève-toi », dit Mario. Je n'y arrive pas. Il enlève mes bottes, me pince les cuisses. « C'est la plus belle prise, le cheval s'est vraiment cabré. » Respiration bloquée, le souffle coupé. J'ai pris un autobus dans l'estomac.

Les secours s'organisent. Je suis transporté par hélicoptère à l'hôpital cantonal de Genève. Sur ma civière, j'aperçois tout en bas les champs, la ville et ses rues. La journée est splendide, chaude et bleue.

À l'hôpital, je suis remisé dans une petite pièce où j'attends durant des heures interminables. En fait, deux autres accidentés sont arrivés en même temps que moi et, semble-t-il, ils ont plus de chance d'en réchapper. Je ne suis donc pas un cas urgent. Mais les piqûres commencent à faire leur effet et je me sens flotter.

Genève

J'attendrai trois jours avant d'être opéré. Quand la faculté prend son temps, ce n'est pas bon signe. Le message est clair : les lésions sont irréversibles, on n'est plus à trois jours près. Et pourtant, je me sens calme. Je ne suis pas superman mais simplement je suis incapable de me raconter des histoires. Je sais ce qui m'est arrivé. J'ai reconnu la sensation, je n'ai aucune illusion. Je sais que j'ai perdu l'usage de mes jambes.

Tout comme j'ai su à trois ans, que j'avais perdu mon père et à dix-sept que ma mère était morte. J'ai appris ce qu'irréversible veut dire. J'ai appris aussi qu'en pareils cas il n'y a aucune autre solution que de faire face à la réalité.

Allongé sur mon matelas à eau, l'esprit à demiembrumé par la morphine, je me concentre contre la douleur. J'ai le droit de m'injecter de la morphine tous les quarts d'heure simplement en commandant l'ouverture d'un clapet qui fait descendre la drogue dans la seringue fichée dans mon bras. Je ne veux pas me laisser aller à cette facilité : j'ai trop peur de la dépendance. Je repousse donc de minute en minute l'absorption de ce dangereux et efficace bien-être. La chaleur est infernale en cet été 94. La température tourne autour des 40 °C et ma chambre est exposée plein sud. J'ai une grande baie vitrée sur ma gauche à travers laquelle je ne vois que le ciel et le soleil qui cogne.

C'est l'enfer. Je passe mes journées trempé de sueur. La nuit, pendant quelques heures, quand l'aube arrive, le peu de fraîcheur qui tombe me fait grelotter.

Et j'ai toujours cette sensation d'avoir pris un autobus dans le ventre.

À cela s'ajoute, après l'opération, une douleur aiguë, à tel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Retour chez soi

Pour l'instant, je suis surtout inquiet en pensant à mon retour chez moi. Plus exactement j'éprouve un mélange d'envie et d'inquiétude.

J'ai plusieurs sujets d'inquiétude. Comment serai-je accueilli par les enfants? Ils m'ont quitté héros de cinéma, mélange de d'Artagnan et de superman, ils vont retrouver un beau-père handicapé, dans un fauteuil roulant. J'appréhende d'affronter quatre paires d'yeux de six à dix ans.

Et puis, comment vivre en fauteuil dans un endroit qui n'est pas conçu pour cela. Ma maison est petite, étroite, construite à flanc de colline...

D'ailleurs, quand je rentre, mes roues bloquent sur le gravier de la cour. Je ne peux plus accéder à ma chambre, au premier étage. Finies aussi la bibliothèque et sa cheminée... finie la chambre des enfants au deuxième étage où nous faisons de mémorables chahuts avant de dormir... Il ne me reste plus qu'un espace restreint, au rez-de-chaussée : la cuisine et la salle de bain. Il faudra attendre quelques semaines pour que le garage, transformé en studio, devienne habitable...

Et puis, même si je ne suis pas un bricoleur de génie, ni même ce qu'on appelle généralement « un homme d'intérieur », je savais quand même changer une ampoule, ou porter un sac de ciment. Fini, tout cela. Je me sens inutile quand je vois ma femme porter ses bouteilles de gaz...

Ce sont les enfants qui m'ont donné ma première grande leçon. Pas le moindre malaise. Ils ont intégré la nouvelle situation comme s'ils l'avaient toujours connue. Et je me souviens d'un après-midi où j'étais sur le pas de ma porte. Tous

les quatre étaient dans la cour et c'était à celui qui sautait le plus haut ou courait le plus vite. Ils chahutaient avec une telle vitalité et une telle joie de bouger que cela m'a fait chaud au cœur.

Retour à l'écurie

La deuxième étape de mon retour à la vie dite normale, ce fut, bien sûr, le retour à l'écurie.

Je dois avouer que cette première fois fut douloureuse.

Il a d'abord fallu que je m'y rende. Les écuries étaient installées, elles aussi à flanc de colline, derrière et audessus de la maison.

Ensuite la cour est faite de gros pavés inégaux qui bloquaient constamment les roues de mon fauteuil. Impossible d'entrer dans la sellerie, à cause de la marche, impossible d'accéder à la tribune du manège. Il y avait cinq marches en quart de tour.

Et tout ce que je peux voir une fois entré dans l'écurie, c'est une enfilade de portes de boxes fermées. Ma tête arrive à la hauteur des loquets. Je ne vois pas les chevaux, ils sont de l'autre côté. Et quand j'ouvre la première porte, du premier box, celle d'Orlando, mon cheval, je découvre un animal décharné, à demi-paralysé.

Personne n'avait osé me le dire : peu après mon accident, le cheval avait fait une myosite, un coup de sang. Les muscles de sa croupe avaient été atteints, nécrosés de façon irréversible. Orlando ne pouvait plus se déplacer qu'avec une extrême difficulté. Lui aussi...

J'avais des liens particuliers avec lui. Orlando était une personnalité : un entier, moitié lusitanien, moitié espagnol, un bai, chaud comme la braise, qui ramenait ses cavaliers à l'écurie ou les collait dans les barbelés.

C'était un sensible, dominant. Mal monté, il chauffait, dominait tout en se mettant dans un état de nerfs déraisonnable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La régie

Quelques mois plus tard, je renoue avec l'ambiance « spectacle ». Mario Luraschi me demande une bande pour son spectacle. Durée : une heure et demie.

La difficulté dans ce genre de travail, c'est d'accorder la musique aux différents moments des numéros. Il faut tenir compte des entrées, des sorties, et des ambiances. Et c'est à moi, à partir de différents morceaux que je choisis, ou que Mario m'impose, d'imaginer la durée probable de chaque numéro et d'adapter la musique. C'est là que mon expérience du spectacle équestre m'aide.

Naturellement la commande était pour hier. Je livre ma bande au jour J. Nous sommes le deuxième week-end de septembre à l'abbaye de Chaalis, près d'Ermenonville. Le spectacle se déroule en plein air. Les responsables techniques font alors remarquer à Mario que le seul qui connaît le spectacle, puisque j'en ai réalisé l'architecture sonore, c'est moi. Ils demandent donc que je reste pour assurer la régie pendant la répétition et les trois représentations. Mon aide leur a paru d'autant plus précieuse que, finalement, il n'y a pas eu de véritable répétition à cause d'une pluie diluvienne. C'est comme cela que j'ai commencé, sur le tas, un nouveau métier, régisseur de plateau. Si je m'y suis si volontiers plongé, c'est que je retrouvais le spectacle, la scène, l'ambiance survoltée des premières, le trac dans les coulisses et la montée d'adrénaline avant le top départ.

La répétition s'est faite sous une pluie battante, jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'étais là pour me rendre utile et

participer à la fête.

Ma présence s'est effectivement révélée très utile. Quand nous sommes arrivés à l'hôtel, un établissement Relais et Châteaux superbe, nous nous sommes rendus compte que la chambre était sous les combles, inaccessible. Il m'a fallu à deux heures du matin trouver quelqu'un pour obtenir une autre chambre. Cela s'est fait assez rapidement, après quelques palabres, quand même. Et là nous avons joui d'une pièce gigantesque, luxueuse, avec une salle de bain « hollywoodienne », bain à remous, et autres équipements pour star de cinéma. Nous étions prêts à payer la différence, c'était la moindre des choses. Il n'en a pas été question. L'organisateur du spectacle a voulu tout prendre à sa charge. Le week-end fut donc, finalement, très agréable et je n'ai pas regretté d'y avoir joué les utilités.

La nuit du cheval

De toute façon, je reste plongé dans ce monde. Grâce à Atrevido. Mon cheval avait passé les mois qui ont suivi mon accident en pension chez ma sœur Odile et je l'avais récupéré au début du printemps.

Je l'ai remonté, mais en selle portugaise. Après Ismaël, j'avais en effet compris que la selle anglaise était tout à fait inadaptée, et même dangereuse. Cette selle est en effet très plate. Alors que la portugaise avec son troussequin et son pommeau élevés, me cale.

Mais pour Atrevido, la selle portugaise, cela voulait dire spectacle. Et pour lui, être en spectacle, c'était d'abord faire des courbettes et se mettre debout. Ce qu'il n'a pas manqué de faire dès les premières minutes dans le manège. L'affaire s'est vite réglée. J'avais encore gagné un degré dans la maîtrise et de l'émotion et du défi physique.

Jusqu'à présent j'étais au pas, ou au trot, voire au passage. Me restait le galop. La difficulté de cette allure basculée, quand on est sans ses jambes, c'est la projection vers l'avant lorsque le cheval redescend. C'est aussi l'allure où le cheval peut mettre en œuvre le plus de résistances et d'énervement.

J'ai d'abord flirté avec les départs, puis j'ai lancé le cheval sur des cercles, d'abord dans le manège puis dans la carrière. Vite dit : il m'a fallu travailler pendant deux ans environ.

À l'occasion d'un reportage sur le handicap réalisé par FR3, j'ai été sollicité pour participer à cette émission. L'équipe souhaitait faire mon portrait. La réalisatrice a commencé par interviewer les spécialistes de Garches sur mon handicap, les possibilités qu'il laissait et les limites qu'il imposait. Et le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saumur

Cette fois-ci, les dirigeants fédéraux prennent conscience que nous ne pouvons plus nous contenter d'une attitude d'amateurs pour préparer les Championnats du monde du Danemark en 98 et les Jeux paralympiques de Sydney en 2000. Il est donc décidé que plusieurs stages seront organisés à Saumur, dans le cadre de l'Ecole nationale d'équitation. C'est une grande première pour l'équipe handisport. Cette prise de conscience a quand même ses limites... financières. La fédération paie nos stages, mais le transport, l'hébergement et les repas sont à notre charge. Inutile de préciser que dans ma situation, cela représente une somme qui n'est pas mince. Est donc bienvenue la subvention que décide de me verser l'ACBB de Boulogne-Billancourt, grâce à l'intervention de Carmen Alexandre, l'une des dirigeantes du club, une vraie militante pour le droit des handicapés. J'appartiens à ce club des Hauts-de-Seine, une affiliation obligatoire quand on se présente à des compétitions.

Dès notre arrivée à Saumur, les écuyers du Cadre noir nous accueillent. Nous les intéressons bien sûr, nous cavaliers de dressage handicapés et ils n'hésitent pas à nous donner avis et conseils.

C'est comme cela que je retrouve sous la tunique noire un ancien condisciple du Haras du Pin, Olivier Puls. Il découvrait le travail à pied qui l'enthousiasmait. Nous avons longuement discuté de ce sujet. Il prêchait un converti et je ne pouvais qu'approuver sa démarche et l'encourager.

Un peu plus tard, lors d'une séance d'entraînement, Nathalie Bizet éprouve des difficultés avec un cheval. Philippe Limousin

le lui reprend. Il le connaît bien puisqu'il l'a dressé deux ou trois ans auparavant. Il commence par recadrer le cheval dans le travail à pied, le long du pare-botte. Il lui mobilise les hanches, le fait avancer, reculer, puis le diagonalise en lui administrant la petite fessée de rappel à l'ordre qui remet l'animal au garde-à-vous. Ceci fait, il le monte et le lance dans un appuyer d'une justesse et d'une cadence impeccables.

Assis dans mon fauteuil, je ne peux qu'applaudir.

Le soir, dans ma chambre d'hôtel, j'appelle Agnès pour lui raconter ma journée, mes discussions avec Puls et mon admiration pour Limousin, l'homme et le cavalier. Au fur et à mesure de mon récit, les images affluent. Moi aussi, j'ai su travailler à pied, recadrer gentiment et fermement un cheval, moi aussi j'ai su faire des appuyers bien orientés. Le sentiment de perte irrémédiable, la sensation que je m'éloignais inéluctablement de ce monde m'a pris à la gorge et je me suis écroulé en larmes. Trop d'impuissance, trop d'injustice.

Le lendemain j'étais de nouveau dans le grand manège des écuyers.

Les stages suivants furent tout aussi durs, moralement et physiquement. D'abord, je monterai deux à quatre chevaux par jour. Surtout, je dois m'adapter à des chevaux de selle français qui n'ont pas du tout la souplesse des portugais. Leur trot est plus raide, leur cadence plus ample, mes efforts pour rester en équilibre sont donc plus intenses. Sans compter que je dois accepter leurs allures, et que je dois aussi les travailler sans avoir comme avec mes chevaux une relation particulière, relation qui d'une certaine façon me sécurise.

Le symbole de ces efforts physiques, ce sera mon passage sur Percival, le simulateur électronique de l'École nationale d'équitation. Il s'agit d'un cheval commandé par ordinateur qui reproduit à l'identique la locomotion, les allures, jusqu'au saut.

On peut varier à volonté l'amplitude et la fréquence. Je travaillerai entre autres les différents équilibres dans le galop, depuis le galop sur les épaules à celui du cheval assis les hanches en début de pirouette et inversement. Ces exercices sont très contraignants pour moi, d'autant que je suis en selle anglaise. Je suis à la limite de mes possibilités. Mais justement, c'est cela qui me sera bénéfique.

L'un des derniers stages se terminera en apothéose : alors que je m'escrime sur ce maudit Percival, l'un des vérens saute. La machine devient folle et fait comme un double écart à 45 degrés. Dans une corrida à cheval, on appelle cela un quiebre. Je n'ai même pas de crinière à quoi me raccrocher et je reste quand même en selle en encaissant un choc brutal qui se termine dans un soupir, comme un ballon qui se dégonfle. Je suis toujours en selle.

Parmi les « servants » de Percival, j'ai établi une relation particulière avec Jean-Franck Girard. Il a fait partie du pool de Saumur qui s'occupait de nous. C'est un pédagogue remarquable : il prodigue ses métaphores, ses images, ses exemples concrets sans lésiner. Le tout avec une grande douceur qui tranche avec les habituels hurlements éructés par les maîtres de manège.

Mais nous avons pu nous retrouver sur un terrain commun, celui du travail à pied. Jean-Franck Girard et moi avons en partage le même langage, qui n'est pas connu de tous. Aussi quand il a commencé à travailler mon cheval, lui à pied, moi dessus, pour m'aider à l'arrondir, j'ai pu le suivre sans qu'aucun mot ne soit nécessaire. Je savais ce qu'il faisait et lui a tout de suite compris que je comprenais et que je savais faire aussi. Nous étions dans le même monde. Très important pour moi : pour une fois je n'avais pas à raconter ce que je savais faire à l'époque où j'étais sur mes jambes. Pour la première fois depuis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philippe Deblaise
GASPARD DES CHEVAUX
(Prix Pégase, 2004)

*

LES CHEVAUX DE VENAFRO

Christian Delège
FOU DU ROI

*

LA DERNIÈRE LIGNE DROITE

Antoinette Delylle
L'ÉQUITATION SENTIMENTALE

C. Virgil Gheorghiu
LES NOIRS CHEVAUX DES CARPATES

Jean-Louis Gouraud (et Compagnie)
« C'EST PAS CON UN CHEVAL, C'EST PAS CON! »

*

SERKO *suivi de* RIBOY *et* GANESH
(Prix de l'Académie vétérinaire de France, 2006)

Bernard Mahoux
MON CHEVAL, MA FEMME ET MOI

Sophie Nauleau

UNE ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE ÉQUESTRE FÉMININE

Jean d'Orgeix

MES VICTOIRES, MA DÉFAITE

Pierre Pradier

L'ÉCOLE DES CENTAURES

P. A. Quarantotti Gambini

LE CHEVAL TRIPOLI

Bernard Sachsé et Véronique Pellerin

SUR MES QUATRE JAMBES

Marion Scali, Jacques Papin, Adeline Wirth

« LE JOUR OÙ LES CHEVAUX PARLERONT... »

Léon Tolstoï, Alexandre Kouprine, Carl Sternheim

QUAND LES CHEVAUX PARLENT AUX HOMMES

Philippe Thomas-Derevoge

LE VIZIR, LE CHEVAL LE PLUS ILLUSTRE DE NAPOLÉON

Aimé-Félix Tschiffely

DON ROBERTO

Marc-André Wagner

DICIONNAIRE MYTHOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU CHEVAL

Adeline Wirth
CHEVAL DE CŒUR

Collectif
HISTOIRES D'AMOUR (ET DE CHEVAUX)

Don Höglund
CHEVAUX DE PERSONNE

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie
Source d'Or
en mars 2015
N° d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : avril 2015

Imprimé en France